

---

---

## L'ARCHÉOLOGIE ET LA STATISTIQUE

(2<sup>e</sup> et dernier article <sup>1.</sup>)

---

### V

Le champ de la statistique sociologique étant nettement circonscrit, les courbes graphiques relatives à la propagation, c'est-à-dire aussi bien à la consolidation de chaque besoin spécial, de chaque opinion spéciale, pendant un certain nombre d'années et dans un certain nombre de pays, étant clairement tracées, il reste à interpréter ces courbes hiéroglyphiques, parfois pittoresques et bizarres comme le profil des monts, plus souvent sinueuses et gracieuses comme les formes de la vie. Ou je m'abuse fort, ou notre point de vue ici nous est d'un très grand secours. — Les lignes dont il s'agit sont toujours ou montantes, ou horizontales, ou descendantes, ou bien, si elles sont irrégulières, on peut toujours les décomposer de la même manière en trois sortes d'éléments linéaires, escarpements, plateaux, déclivités. D'après Quételet et son école, les plateaux seraient le séjour éminent du statisticien, leur découverte serait son triomphe le plus beau ou devrait être son aspiration constante. Rien de plus propre, suivant lui, à fonder la *physique sociale*, que la reproduction uniforme des mêmes nombres, non seulement de naissances et de mariages, mais même de crimes et de procès, pendant une période de temps considérable. De là l'illusion (dissipée, il est vrai, depuis, notamment par la dernière statistique officielle sur la criminalité progressive du dernier demi-siècle) de penser que ces derniers nombres se reproduisaient effectivement avec uniformité. — Mais, si le lecteur a pris la peine de nous suivre, il reconnaîtra que, sans diminuer en rien l'importance des lignes horizontales, on doit attribuer aux lignes montantes, signes de la propagation régulière d'un genre d'imitation, une valeur théorique bien supérieure. Voici pourquoi :

1. Voir le numéro précédent de la *Revue*.

Par le fait même qu'une idée nouvelle, qu'un goût nouveau, a pris racine quelque part dans un cerveau fait d'une certaine façon, il n'y a pas de raison pour que cette innovation ne se propage pas plus ou moins rapidement dans un nombre indéfini de cerveaux supposés pareils et mis en communication. Elle se propagerait *instantanément* dans tous ces cerveaux si leur similitude était parfaite et s'ils communiquaient entre eux avec une entière et absolue liberté. C'est vers cet idéal, par bonheur inaccessible, que nous marchons à grands pas, comme on peut s'en convaincre par la diffusion si rapide des téléphones en Amérique dès le lendemain de leur apparition. Il est déjà à peu près atteint en ce qui concerne les innovations législatives, lois ou décrets, qui, à d'autres époques, ne s'appliquaient que péniblement, successivement et avec lenteur aux diverses provinces de chaque Etat, et maintenant s'exécutent d'un bout à l'autre du territoire le jour même de leur promulgation. C'est qu'ici il n'y a nulle entrave. — Le défaut de communication joue en *physique sociale* le même rôle que le défaut d'élasticité en physique. L'un nuit à l'imitation autant que l'autre à l'ondulation. Mais la propagation imitative de certaines inventions que l'on sait tend sans cesse à diminuer, au profit de toutes les autres, cette insuffisance des contacts d'esprits. Et, quant à la dissemblance des esprits, elle tend à s'effacer pareillement par la propagation même des besoins et des idées nées d'inventions passées, laquelle travaille ainsi en ce sens à faciliter celle des inventions futures, j'entends de celles qui ne la contrediront pas.

D'elle-même donc, une idée ou un besoin, une fois lancés, tendent toujours à se répandre davantage, suivant une vraie progression géométrique<sup>1</sup>. C'est là le schème idéal auquel se conformerait leur courbe graphique s'ils pouvaient se propager sans se heurter entre eux. Mais comme ces chocs sont inévitables un jour ou l'autre et vont se multipliant, il ne se peut qu'à la longue chacune de ces forces sociales ne rencontre sa limite momentanément infranchissable et n'aboutisse, par accident, nullement par nécessité de nature, à cet état stationnaire, stationnaire pour un temps, dont les statisticiens en général paraissent avoir si peu compris la signification. Stationnement ici, comme partout d'ailleurs, signifie équilibre, mutuel arrêt de forces concurrentes. Je suis loin de nier l'intérêt théorique de cet état, puisque ces équilibres sont autant d'équations. En voyant, par exem-

1. En même temps, ils tendent à s'enraciner, et leur progrès en étendue hâte leur progrès en profondeur. Et, par la mutuelle action de ces deux imitations de soi et d'autrui, il n'est pas, remarquons-le incidemment, d'enthousiasme ou de fanatisme du présent ou du passé, de force historique qui ne s'explique.

ple, la consommation de telle substance, café ou chocolat, cesser de croître dans une nation à partir de telle date, je sais que la force du besoin correspondant est précisément égale à celle des besoins rivaux dont une satisfaction plus ample du premier exigerait le sacrifice, vu le niveau des fortunes. Là-dessus se règle le prix de chaque objet. Mais est-ce que chacun des chiffres annuels des séries progressives, des *côtes*, m'exprimait pas, lui aussi, une équation entre la force du besoin dont il s'agit à la date indiquée et la force des besoins concurrents qui, à la même date, l'ont empêché de se développer davantage? Si d'ailleurs la progression s'est arrêtée à tel point plutôt qu'à tel autre, si le plateau n'est pas plus élevé ou plus bas dans chaque cas, n'est-ce pas un pur hasard historique qui en est cause, c'est-à-dire le fait que les inventions contradictoires d'où sont nés les besoins hostiles par lesquels la progression est endiguée, ont apparu ici plutôt que là, à telle époque plutôt qu'à telle autre, et enfin ont apparu au lieu de ne pas apparaître? — Ajoutons que les *plateaux* sont toujours des équilibres instables. Après une horizontalité plus ou moins approximative, plus ou moins prolongée, la courbe va se remettre à monter ou à descendre, la série à croître ou à décroître, suivant qu'il surviendra une nouvelle invention auxiliaire ou hostile, confirmative ou contradictoire. Quant aux séries décroissantes, on le voit, elles sont un simple effet des *croissances* victorieuses qui refoulent l'opinion ou le goût public en voie de déclin, naguère ou jadis en voie de progrès, et elles ne méritent d'être considérées par le théoricien que comme l'*image renversée* des séries croissantes qu'elles supposent.

Aussi constatons-nous que, toutes les fois qu'il est donné au statisticien de prendre une invention à sa naissance et de tracer annuellement le cours numérique de ses destinées, il met sous nos yeux des lignes constamment ascendantes, du moins jusqu'à une certaine époque, et même *très régulièrement* ascendantes pendant un certain temps beaucoup plus court. Si cette régularité parfaite ne persiste pas, cela tient à des causes que nous allons indiquer bientôt. Mais quand il s'agit d'inventions très anciennes, telles que le mariage monogamique et chrétien, qui ont eu le temps de traverser leur période progressive et de remplir jusqu'aux bords pour ainsi dire tout leur bassin propre d'imitation, il ne faut pas s'étonner si la statistique, qui n'a pas assisté à leurs débuts, déroule à leur égard des horizontales à peine flexueuses. Que le nombre annuel de mariages reste en proportion à peu près constante avec le chiffre de la population (sauf en France par exemple, où il y a une lente diminution proportionnelle), et même que l'influence du mariage sur la criminalité

ou sur le suicide se traduit annuellement par des chiffres à peu près égaux, rien de moins merveilleux, après ce qui vient d'être dit. Il en est des vieilles institutions *passées dans le sang* d'un peuple, comme des causes naturelles, le climat, le tempérament, le sexe, l'âge, la saison, qui influent sur les actes humains pris en masse avec une si frappante uniformité (bien exagérée pourtant et bien plus circonscrite qu'on ne le croit généralement) et avec une régularité tout autrement remarquable encore sur les faits vitaux, tels que la maladie ou la mort. Et cependant, même ici, que trouvons-nous au fond de ces séries uniformes? Voyons; ce sera une courte digression. La statistique, par exemple, a révélé que, de un à cinq ans, la mortalité est toujours *trois fois* plus grande dans nos départements riverains de la Méditerranée que dans le reste de la France, ou du moins que dans les départements les plus favorisés. L'explication du fait se trouve, paraît-il, dans l'extrême ardeur du climat provençal pendant l'été, saison aussi nuisible à la première enfance (encore une révélation de la statistique contraire au préjugé) que l'hiver l'est à la vieillesse. Quoi qu'il en soit, le climat intervient ici comme une cause fixe, toujours égale à elle-même. Mais le climat, qu'est-ce, sinon une entité nominale, où s'exprime un certain groupement des réalités suivantes : le soleil, radiation lumineuse qui tend à s'épanouir indéfiniment dans l'illimité des espaces et que l'obstacle de la terre contrarie en l'arrêtant; les vents, c'est-à-dire des fragments de cyclones plus ou moins définis qui tendent sans cesse à s'élargir, à s'espacer sur tout le globe, et ne sont arrêtés que par des chaînes de montagnes ou d'autres cyclones heurtés; l'altitude, c'est-à-dire l'effet de forces souterraines de soulèvement qui aspiraient à une expansion sans fin de la croûte terrestre, heureusement résistante; la latitude c'est-à-dire l'effet de la rotation du globe terrestre encore fluide dans ses efforts impuissants pour se contracter de plus en plus et se rapprocher du soleil; la nature du sol, c'est-à-dire des molécules dont les affinités, toujours incomplètement satisfaites, s'exercent autour d'elles vainement, et dont l'attraction, s'exerçant à toute distance, tend à d'impossibles contacts; la flore enfin dans une certaine mesure, c'est-à-dire diverses espèces ou variétés végétales dont chacune, mécontente de son cantonnement, envahirait de ses exemplaires innombrables le globe tout entier, si la concurrence de toutes les autres ne réfrénait son avidité.

Ce que nous disons du climat, nous pourrions le dire aussi bien de l'âge, du sexe et des autres influences d'ordre naturel. — En somme, physiques ou vivantes, toutes les réalités extérieures nous donnent le même spectacle d'ambitions infinies, irréalisées et irréali-

sables, qui s'aiguillonnent et se paralysent réciproquement. Ce qu'on nomme en elles fixité, immutabilité des lois de la nature, réalité par excellence, n'est au fond que leur impuissance d'aller plus loin dans leur voie vraiment naturelle et de se réaliser plus pleinement. Eh bien, il en est de même de ces influences fixes (momentanément fixes), d'ordre social, que la statistique découvre ou prétend découvrir; car les réalités sociales, idées et besoins, ne sont pas moins ambitieuses que les autres, et c'est en elles que se résolvent à l'analyse ces entités sociales qu'on nomme les mœurs, les institutions, la langue, la législation, la religion, les sciences, l'industrie et l'art. Les plus vieilles de ces choses, celles qui ont passé l'âge adulte, ont cessé de croître, mais les jeunes se déploient, comme on en a la preuve, entre autres, par le grossissement incessant de nos budgets, qui ont enflé, enflent et enfleront toujours jusqu'à la catastrophe finale, point de départ d'une nouvelle progression destinée à un dénouement analogue, et ainsi de suite infiniment. Sans remonter plus haut que 1819, depuis cette date jusqu'en 1869, le montant des perceptions indirectes s'est très régulièrement élevé de 544 à 1323 millions de francs. Quand 37 millions d'hommes ont des besoins croissants, parce qu'ils se copient de plus en plus les uns les autres, ils doivent produire et consommer de plus en plus pour les satisfaire, et il est inévitable que leurs dépenses communes s'élèvent en proportion de leurs dépenses privées. — Cette progression n'est pas le privilège de notre siècle. Sous l'ancien régime, dit M. Delahante (*Une famille de finances au XVIII<sup>e</sup> siècle*) « la ferme générale a représenté pour le gouvernement un produit toujours croissant de cent à cent soixante millions. »

Si notre civilisation européenne avait depuis longtemps donné, comme la civilisation chinoise, tout ce qu'elle était susceptible de donner en fait d'inventions et de découvertes; si, vivant sur un capital antique, elle se composait exclusivement de vieux besoins et de vieilles idées, sans nulle addition récente tant soit peu notable, il est probable, d'après ce qui précède, que le vœu de Quételet serait accompli.

La statistique appliquée à tous les aspects de notre vie sociale aboutirait partout à des séries uniformes, horizontalement déroulées et parfaitement comparables aux fameuses « lois de la nature ». C'est peut-être parce que la nature est beaucoup plus vieille que nous et a eu tout le temps voulu pour amener à cet état d'épuisement inventif toutes ses civilisations à elle, je veux dire ses types vivants (véritables sociétés cellulaires, comme on sait), qu'on remarque en elle cette fixité ou cette rotation sur place dont on la

oue si fort. De là la belle périodicité régulière, tant admirée, des chiffres fournis par la statistique sociologico-physiologique pour ainsi dire, qui s'attache opiniâtrément à mettre en relief les influences constamment égales de l'âge, du sexe, sur la criminalité, sur la *nuptialité*. On pouvait, certes, être certain d'avance de cette régularité-là, comme on peut être sûr que, si l'on divisait les accusés en nerveux, bilieux, lymphatiques, sanguins, qui sait même, en blonds et en bruns, la participation annuelle de chacune de ces catégories aux délits annuellement commis se montrerait toujours la même. — Ce qu'on ferait peut-être mieux de signaler, c'est que certaines régularités statistiques, en apparence d'un autre genre, se ramènent au fond à celles-là. Par exemple, pourquoi, depuis cinquante ans au moins, les prévenus condamnés en police correctionnelle font-ils appel à très peu près 45 fois sur 1 000, tandis que le ministère public, pendant la même période, a fait appel suivant une proportion sans cesse décroissante, du double au simple? La décroissance, en ce qui concerne l'appel des parquets, est un effet direct de l'imitation professionnelle sans cesse croissante. Mais le stationnement numérique, en ce qui concerne l'appel des prévenus, comment l'expliquer? Observons que le condamné, quand il se demande s'il doit faire appel, ne se règle pas en général sur ce que font ou feraient ses pareils en cas semblable, exemple qu'il ignore le plus souvent. Il consulte encore moins la statistique, où il pourrait lire la preuve que les cours d'appel sont de plus en plus portées à confirmer les décisions des premiers juges. Mais entre l'espérance du succès et la crainte de l'échec, toutes choses égales d'ailleurs (c'est-à-dire les motifs d'espérer ou de craindre tirés des circonstances de la cause ayant en moyenne le même poids *annuel*), c'est sa nature plus ou moins hardie qui le fait pencher d'un côté plutôt que de l'autre. Ici intervient donc, comme poids supplémentaire qui l'emporte dans la balance, une dose déterminée de hardiesse et de confiance qui fait partie du tempérament moyen des délinquants et qui, comme telle, se traduit nécessairement par la proportion uniforme de leurs appels.

L'erreur de Quételet s'explique historiquement. Les premiers essais de statistique ont en effet porté sur la population, c'est-à-dire sur la natalité ou la mortalité aux divers âges de la vie en divers lieux, dans les deux sexes, aussi bien que sur le mariage; et, comme ces effets de causes climatériques et physiologiques ou de causes sociales très antiques ont naturellement donné lieu à des répétitions régulières de chiffres presque égaux, on a eu le tort de généraliser cette observation démentie par la suite. Et c'est ainsi que la statis-

tique, dont la régularité n'exprime, au fond que l'asservissement imitatif des masses à des fantaisies ou à des conceptions individuelles d'hommes supérieurs, a pu être invoquée comme confirmation du préjugé à la mode, suivant lequel les faits généraux de la vie sociale seraient régis, non par des volontés ou des intelligences humaines, mais par des mythes appelés lois naturelles !

Déjà, cependant, la statistique de la population aurait dû faire ouvrir les yeux. Le chiffre de la population ne reste stationnaire en aucun pays; il croît ou décroît avec une lenteur ou une rapidité singulièrement variable de peuple à peuple, de siècle à siècle. Comment expliquer cela dans l'hypothèse de la physique sociale; et nous-même comment expliquerons-nous cela? Voilà un besoin assurément très antique, le besoin de paternité, dont le chiffre annuel des naissances exprime éloquemment le degré de hausse ou de baisse dans le public. Or, tout antique qu'il est, la statistique nous le montre soumis à d'énormes oscillations, et l'histoire consultée nous laisse apercevoir dans le passé, dans celui de notre France par exemple, une succession de dépeuplements et de repeuplements graduels, alternatifs, du territoire. — C'est que ce caractère d'antiquité est purement apparent. Autre est le désir instinctif et naturel, autre est le désir social, imitatif et raisonné, de devenir père. Le premier peut être constant; mais le second, qui se greffe sur le premier à chaque grand changement de mœurs, de lois ou de religion, est sujet à des fluctuations et à des renouvellements séculaires. L'erreur des économistes est de confondre celui-ci avec celui-là, ou plutôt de ne considérer que celui-là, tandis que celui-ci importe seul au sociologiste. Or il y a autant de besoins distincts et nouveaux de paternité, dans le second sens, qu'il y a de motifs distincts et successifs pour lesquels l'homme en société veut avoir des enfants. Et toujours, à l'origine de chacun de ses motifs, comme explication de leur naissance, nous trouvons des découvertes pratiques ou des conceptions théoriques. L'Espagnol ou l'Anglo-Saxon de l'Amérique est fécond, parce qu'il a l'Amérique à peupler; sans la découverte de Christophe Colomb, combien de millions d'hommes ne seraient pas! L'Anglais insulaire est fécond, parce qu'il a le tiers du globe à coloniser : conséquence directe, entre autres causes, de cette suite d'heureuses explorations et de traits de génie maritime ou guerrier, ou d'initiatives privées surtout, qui lui ont valu ses colonies. En Irlande, l'introduction de la pomme de terre a élevé la population de 3 millions en 1766, à 8 millions 300 000 en 1845. L'Aryen antique veut une postérité pour que la flamme de son foyer ne s'éteigne pas et soit arrosée tous les jours de sa liqueur sacrée, car sa reli-

gion lui persuade que cette extinction serait un malheur pour son ombre. Le chrétien zélé rêve d'être chef d'une famille nombreuse, pour obéir docilement au *multiplicamini* biblique. Avoir des enfants pour le Romain des premiers temps, c'est donner des guerriers à la république, laquelle ne serait pas sans ce faisceau d'inventions, d'institutions militaires ou politiques, d'origine étrusque, sabine, latine ou autre, dont Rome fut l'exploitation. Pour l'ouvrier des mines, des chemins de fer, des manufactures de coton, c'est donner de nouveaux bras à ces industries nées d'inventions modernes. Christophe Colomb, Watt, Fulton, Stephenson, Ampère, Parmentier peuvent passer, célibataires ou non, pour les plus grands multiplicateurs de l'espèce humaine qu'il y ait jamais eus. — Arrêtons-nous, en voilà assez pour me faire comprendre. Il est possible qu'on regarde ses enfants présents toujours du même œil depuis qu'il y a des pères; mais à coup sûr on envisage tout autrement ses enfants futurs, suivant qu'on voit en eux, comme le *paterfamilias* ancien, des esclaves domestiques sans droits éventuels contre soi, ou, comme l'Européen actuel, des maîtres et des créanciers peut-être exigeants dont on pourra être l'esclave un jour. Effet de la différence des mœurs et des lois, que les idées et les besoins ont faites. On le voit, ici comme partout, ce sont des initiatives individuelles, contagieusement imitées, qui ont tout fait, j'entends socialement. Depuis des milliers de siècles sans doute, l'espèce humaine, réduite à un nombre d'individus dérisoire, aurait cessé de progresser à l'instar des bisons ou des ours, si de temps à autre, au cours de l'histoire, quelque homme de génie n'était venu donner un fort coup de fouet à sa force de reproduction, tantôt en ouvrant de nouveaux débouchés, coloniaux ou industriels, à l'activité de l'homme; tantôt, novateur religieux, tel que Luther, en ranimant ou plutôt en rajeunissant sous une forme toute nouvelle la ferveur populaire et la foi générale dans la Providence, nourrice des oiseaux des champs. A chaque coup de fouet de ce genre, on peut dire qu'un nouveau besoin de paternité, dans le sens social, prenait naissance, et, ajouté ou substitué aux précédents, plus souvent ajouté que substitué, allait entrer à son tour dans sa voie propre de développement.

Maintenant, prenons à ses débuts l'un quelconque de ces besoins purement sociaux de reproduction, et suivons-le dans sa carrière. Autant vaut nous attacher à cet exemple qu'à tout autre pour dégager une loi générale que nous allons bientôt formuler. Au milieu d'une population devenue depuis longtemps stationnaire parce que le désir d'y avoir des enfants s'y trouvait balancé exactement, par la peur de la misère plus forte qu'ils entraîneraient en se multipliant



davantage, la nouvelle se répand tout à coup qu'une grande île découverte et conquise par un compatriote procure un moyen nouveau de grossir sa famille sans s'appauvrir, en s'enrichissant même. A cette nouvelle, et à mesure qu'elle se propage et se confirme, le désir général de paternité redouble, c'est-à-dire que le précédent désir est doublé d'un nouveau. Mais celui-ci ne se réalise pas immédiatement. Il entre en lutte avec tout un peuple d'habitudes enracinées, de routines antiques, d'où naît la persuasion générale qu'on ne peut s'acclimater sur cette terre lointaine, qu'on doit y mourir de faim, de fièvre et de nostalgie. De longues années s'écoulent avant que cette résistance ambiante soit généralement vaincue. Alors un courant d'émigration s'établit, et les colons affranchis de tout préjugé, se mettent à déployer leur fécondité exubérante. C'est le moment où la tendance à une progression géométrique, loi de tout besoin et non pas seulement du besoin de reproduction, passe à l'acte et se satisfait dans une certaine mesure. Mais ce moment ne dure pas. Bientôt, par l'effet même de la prospérité ascendante qui accompagne les progrès de cette fécondité, celle-ci se ralentit, entravée chaque jour davantage par les besoins de luxe, de loisir, d'indépendance fantaisiste qu'elle a fait naître elle-même et qui, parvenus à un certain degré, posent à l'homme ultra-civilisé ce dilemme : « Entre les joies que nous t'offrons et les joies d'une famille nombreuse, choisis ; qui veut celles-ci renonce à celles-là. » De là un arrêt inévitable de la progression signalée ; puis, si la civilisation à outrance se prolonge, une dépopulation commençante, que l'empire romain a connue, que l'Europe moderne et même l'Amérique connaîtront certainement un jour, mais qui n'a jamais été ni jamais n'ira très loin, puisque, poussée au delà d'une certaine limite, elle produirait un recul de la civilisation, une diminution des besoins de luxe, qui relèverait le niveau de la population. Donc, si rien de nouveau ne surgit, après quelques oscillations, l'établissement d'un état stationnaire, définitif jusqu'à nouvel ordre du hasard ou du génie, s'impose nécessairement.

Nous pouvons sans crainte généraliser cette observation. Puisqu'elle s'est trouvée applicable à un besoin aussi primitif en apparence que celui de paternité, avec quelle facilité plus grande s'appliquerait-elle encore aux besoins dits de luxe (tous consécutifs à une découverte, c'est clair), par exemple au besoin de locomotion à vapeur, qui, comprimé au début par la crainte des accidents et l'habitude de la vie sédentaire, n'a pas tardé à se déployer triomphalement jusqu'à maintenant, où il se trouve en face d'autres adversaires plus redoutables, en partie formés ou alimentés par lui, je veux dire

le besoin de ces mille satisfactions variées de la vie civilisée aux dépens desquelles le plaisir de voyager ne saurait croître indéfiniment. Avec moins de clarté, mais non moins de certitude, elle s'applique aussi aux besoins d'ordre supérieur, tels que ceux d'égalité, de liberté politique, ajoutons de vérité. Ces trois derniers, y compris le troisième, sont assez récents. Le premier est né de la philosophie humanitaire et rationaliste de notre XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les chefs et les sources sont connus; le second, du parlementarisme anglais, dont il ne serait pas bien malaisé, sans remonter très haut, de nommer les inventeurs et les propagateurs successifs. Quant au besoin de vérité, si l'on en croit M. Dubois-Reymond, qui présente à ce sujet des vues très profondes, ce tourment aurait été inconnu à l'antiquité classique, dont cette lacune explique l'infériorité scientifique et industrielle si étrange à côté de ses dons éminents, et il serait le fruit propre du christianisme, de cette religion de l'esprit qui, exigeant la foi encore plus que les œuvres, et la foi en des faits jugés historiques, enseigne aux hommes le haut prix du vrai. La foi chrétienne aurait de la sorte enfanté sa grande rivale, l'entrave moderne à sa propagation jusque-là triomphante, la science, qui date à peine du XVI<sup>e</sup> siècle. Immense alors, mais localisé dans un petit nombre de fidèles, fut l'amour du vrai, qui depuis a débordé et déborde toujours. Mais déjà, à certains signes, il est facile d'apercevoir qu'il ne faudrait pas trop compter sur un vingtième siècle aussi altéré de curiosité désintéressée que les trois siècles antérieurs. Et l'on peut prédire à coup sûr que le jour n'est pas loin où le besoin de bien-être que l'industrie, fille de la science, aura déployé outre mesure, étouffera l'ardeur scientifique et préparera les générations nouvelles à sacrifier utilitairement au besoin social de quelque illusion consolante, commode et commune, peut-être imposée par l'Etat, le culte libre et individuel de la vérité désespérante. Et ni la soif déjà bien diminuée de liberté politique, ni notre passion actuelle d'égalité, n'échapperont certainement à un destin pareil. Peut-être faut-il en dire autant du besoin de propriété individuelle. Sans adopter à ce sujet toutes les idées de M. de Laveleye, on doit reconnaître que ce besoin, civilisateur au premier chef et né d'un faisceau d'inventions agricoles, a été précédé par le besoin de propriété commune ( *pueblos* de l'Amérique du Nord, communisme hindou, *mir* russe, etc.); qu'à la vérité il n'a cessé de croître jusqu'à nos jours aux dépens de ce dernier, comme le prouve la division graduelle de ce qui restait encore d'indivis, par exemple des communaux des campagnes; mais qu'il ne croît plus et que, le jour où il entrera en lutte avec le besoin d'alimentation meilleure et de bien-être en gé-

néral, au progrès duquel il fera obstacle, on pourra le voir reculer devant ce rival qu'il aura lui-même enfanté.

Non seulement tout besoin social, mais toute croyance nouvelle traverse, en se propageant, les trois phases ci-dessus décrites, avant d'atteindre le repos final. En résumé donc, croyance ou besoin, toujours il lui faut d'abord, à ce germe social, se faire jour péniblement à travers un réseau d'habitudes et de croyances contraires, puis, cet obstacle écarté, se répandre après sa victoire, jusqu'à ce que de nouveaux ennemis, suscités par son triomphe, viennent obstruer sa marche et opposer enfin une frontière infranchissable à son débordement. — Ces nouveaux ennemis, s'il s'agit d'un besoin, ce seront en grande partie les habitudes qu'il aura provoquées directement ou indirectement; s'il s'agit d'une croyance, toujours en partie erronée, on le sait, ce seront les idées partiellement opposées qu'on en aura déduites ou qu'elle aura fait découvrir ailleurs, les hérésies ou les sciences nées du dogme et contraires au dogme dont elles arrêtent l'élan victorieux à travers le monde, les théories scientifiques ou les applications industrielles, suggérées par des théories antérieures dont elles limitent les applications et circonscrivent le succès ou la vérité <sup>1</sup>.

Lent progrès au début, progrès rapide et uniformément accéléré au milieu, enfin ralentissement croissant de ce progrès jusqu'à ce qu'il s'arrête : tels sont donc les trois âges de tous ces véritables êtres sociaux que j'appelle inventions ou découvertes. Aucun ne s'y soustrait, pas plus qu'aucun être vivant à une nécessité analogue, ou plutôt identique. Faible montée, ascension relativement brusque, puis nouvel adoucissement de la pente jusqu'au plateau : tel est aussi, en abrégé, le profil de toute colline, sa courbe graphique à elle. — Telle est la loi qui, prise pour guide par le statisticien et en général par le sociologue, lui éviterait bien des illusions, celle de croire, par exemple, qu'en Russie, en Allemagne, aux Etats-Unis, au

1. Quand une croyance ou un désir ont cessé de se propager, ils peuvent pourtant continuer à s'enraciner dans leur champ devenu inextensible, par exemple une religion ou une idée révolutionnaire après leur période conquérante. — D'ailleurs, et à cela près, l'enracinement graduel dont il s'agit présente, comme la diffusion graduelle qu'il accompagne ou suit, des phases bien marquées et analogues. La croyance à son début, combattue encore, est jugement conscient, et le besoin naissant, pour la même cause, est volition, dessein. Puis, grâce à l'unanimité qui croît, le jugement passe à l'état de principe, de dogme, de quasi-perception presque inconsciente; le dessein, à l'état de passion et de besoin proprement dit; jusqu'à ce que la quasi-perception dogmatique se trouvant heurtée de plus en plus fréquemment par des perceptions directes des sens plus fortes encore et contraires, cesse de se fortifier, et que le besoin acquis, contrariant de plus en plus certains besoins innés et plus énergiques s'arrête à son tour dans son mouvement de descente au fond du cœur.

Brésil, la population continuera à progresser du même pas qu'aujourd'hui et de supputer avec effroi les centaines de millions de Russes ou d'Allemands que, dans cent ans, les Français auront à combattre; ou bien celle de penser que le besoin de voyager en chemin de fer, d'écrire des lettres, d'envoyer des télégrammes, de lire des journaux et de s'occuper de politique ira se développant en France dans l'avenir aussi vite que par le passé, erreur qui peut coûter cher. — Tous ces besoins-là s'arrêteraient, comme se sont arrêtés jadis, sans comparaison, les besoins de tatouage, d'anthropologie, de vie sous la tente, qui paraissent avoir été, en des temps reculés, des modes si rapidement envahissantes, ou à des époques plus rapprochées, la passion de l'ascétisme et de la vie monastique. — Il vient un moment, en effet, où un besoin acquis, à force de croître, en vient à braver même des besoins innés parmi lesquels il en est toujours de plus forts que lui. — C'est la raison pour laquelle les civilisations les plus originales, en se développant librement, cessent pourtant, à partir d'un certain point, comme nous le disions ci-dessus, d'accentuer davantage leurs divergences. On pourrait même croire qu'elles ont ensuite un penchant à les atténuer; mais ce serait une illusion facilement explicable par les contacts réquents qu'elles ont entre elles et l'influence prépondérante de l'une d'entre elles sur les autres. D'où une lente assimilation inévitable par voie d'imitation, et un apparent retour à la nature, parce que le choc de deux civilisations qui s'abordent ébranle en chacune d'elles les besoins factices par lesquels elles diffèrent et se heurtent, et fortifie les besoins primordiaux par lesquels elles se ressemblent. S'ensuit-il qu'en définitive les besoins organiques gouvernent supérieurement le cours du progrès industriel et artistique, comme la réalité extérieure finit par régir le cours de la pensée? Non, observons que nulle nation n'a pu pousser loin sa civilisation et atteindre à sa limite de divergence qu'à la condition d'être éminemment conservatrice, attachée comme l'Égyptien, le Chinois, le Grec, à ses traditions particulières où la divergence s'exprime le mieux. Mais fermons cette parenthèse.

Si maintenant on demande laquelle des trois phases indiquées est la plus importante à considérer théoriquement, il est facile de répondre que c'est la seconde, et nullement ce stationnement final, simple limite de la troisième, auquel les statisticiens semblent attacher tant de prix. Entre le sommet arrondi d'une montagne et le talus adouci de ses pieds, il est une direction qui, mieux que nulle autre, marque l'énergie exacte des forces qui l'ont soulevée, avant la dénudation du faite et les amoncellements de la base. Ainsi, la

phase intermédiaire dont il s'agit est la plus propre à révéler l'énergie de soulèvement que l'innovation correspondante a imprimée au cœur humain. Cette phase serait la seule, elle absorberait les deux autres, si l'imitation élective et raisonnée se substituait complètement, en tout et partout, à l'imitation irréfléchie et routinière. Aussi, à mesure que cette substitution s'opère, est-il visible qu'il faut moins de temps à un nouvel article fabriqué pour se faire accepter et moins de temps pareillement pour être arrêté net dans sa progression.

Il reste à montrer à présent comment, par l'application de la loi précédente, on peut déchiffrer, interpréter couramment les courbes graphiques les plus compliquées, les plus rébarbatives au premier coup d'œil. Il en est peu, en effet, qui se montrent clairement conformes au type idéal que j'ai tracé, car il est peu d'inventions qui, pendant leur propagation, en interférant avec d'autres, ne reçoivent de quelqu'une d'entre elles ou ne lui apportent un perfectionnement, cause d'accélération de leur succès pendant qu'elles sont entravées par les autres, et qui, en outre, ne subissent le contre-coup d'accidents physiques ou physiologiques, tels qu'une disette ou une épidémie, sans parler des accidents politiques. Mais alors, si ce n'est dans l'ensemble, c'est au moins dans le détail que notre forme exemplaire se retrouve. Laissons de côté l'influence perturbatrice des accidents naturels, révolutionnaires ou guerriers. Ne nous occupons ni du redressement de la courbe des vols par la cherté du blé, ni du fléchissement de la courbe de l'ivrognerie par le phylloxéra. La part de ces actions extérieures aisément faite, on peut être sûr, à l'inspection d'une courbe quelconque, surtout si elle a été dressée suivant les règles posées quelques pages plus haut, que, à partir du moment où, les premiers obstacles franchis, elle a pris un mouvement ascensionnel bien marqué suivant un angle déterminé, toute déviation ascendante vers la verticale révélera l'insertion d'une découverte auxiliaire, d'un perfectionnement, à la date correspondante, et tout abaissement vers l'horizontale, au contraire, comme il résulte de notre loi ci-dessus, le choc d'une invention hostile <sup>1</sup>. Et, si nous étudions à

1. Ou bien l'abaissement, par exemple, n'est qu'apparent. Sous l'ancien régime, comme de nos jours, la consommation du tabac allait progressant toujours, ce dont on avait la preuve par l'accroissement incessant des droits perçus par les fermes générales. De 13 millions en 1730, on était arrivé à 24 millions en 1758, quand une baisse des recettes survint tout à coup, jusqu'à 26 millions. On crut d'abord à un resserrement de la consommation, mais il fut constaté bientôt que la ferme avait été simplement victime d'une fraude organisée sur une immense échelle. Voir à ce sujet le livre de M. Delahante, *Une famille de finance au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. II, p. 312 et suiv. — Notons la progression de la consommation du tabac. Les 13 millions de 1730 sont devenus,

part l'effet produit par chacun des perfectionnements successifs, nous reconnaitrons que lui-même, conformément à la loi dont il s'agit, a mis un certain temps à se faire accepter, puis s'est répandu très vite, puis moins vite et enfin a cessé de se répandre davantage. — Est-il nécessaire de rappeler l'extension, non pas subite, mais prodigieuse après un temps d'essai, que chaque amélioration de la machine à tisser, du télégraphe électrique, de l'acération, etc., a donnée au commerce des tissus, à l'activité télégraphique, à la production de l'acier? Et chacune n'est-elle pas due à un nouvel inventeur qui s'est inséré sur les premiers? Mais quand un débouché inattendu a été ouvert à une industrie locale, par exemple à celle du fer, grâce à une suppression de douanes intérieures ou à un traité international qui a doublé ou triplé la vente de ses produits, ne verrons-nous pas encore là un simple confluent heureux de deux grands courants imitatifs dont l'un a eu pour source Adam Smith, et l'autre, s'il faut en croire la mythologie, Tubalcaïn, ou n'importe quel autre premier aïeul de nos métallurgistes? Voyez, à telle date, se soulever subitement la courbe des incendies ou celle des séparations de corps, cherchez et vous trouverez pour explication du premier fait l'invention des compagnies d'assurances importée dans le pays, à la date correspondante; pour explication du second, l'invention législative, immédiatement antérieure, de l'assistance judiciaire, qui permet aux pauvres gens de plaider pour rien.

Quand, par exception, une courbe irrégulière de statistique est réfractaire à l'analyse précédente et refuse de se résoudre en courbes ou fragments de courbes normales, c'est qu'elle est insignifiante en soi, fondée sur des dénombrements peut-être curieux, mais nullement instructifs, d'unités dissemblables, d'actes ou d'objets arbitrairement groupés, à travers lesquels cependant un ordre soudain apparaît si la présence d'un désir ou d'une croyance déterminés vient à s'y révéler au fond. — Regardons le tableau des dépenses faites annuellement pour les travaux publics de l'État français depuis 1833 jusqu'à nos jours. Rien de plus tortueux que la série de ces chiffres annuels, quoique, dans l'ensemble, elle accuse une progression remarquable, mais point continue. J'observerai seulement que, de 1843 à 1849, ces chiffres, grossis brusquement, se maintiennent à un niveau très élevé de 120 millions environ, d'où ils redescendent très vite ensuite. Cette élévation brusque, on le sait, est due à la construction des chemins de fer entreprise à cette époque. Ce qui revient

en 1835, 74 millions, puis 153 en 1855, et 290 en 1875. Cette marche toutefois tend à se ralentir.

à dire que, à cette époque, le rayonnement imitatif de cette invention est venu interférer en France avec les autres rayonnements imitatifs de découvertes bien plus anciennes, qui constituent l'ensemble des autres travaux publics (routes, ponts, canaux, etc.). — Le malheur est sans doute, pour la régularité de la série, que l'État s'est mêlé de la chose, qu'il a monopolisé ce nouveau genre de travail et substitué de la sorte à la continuité de progression que l'initiative privée laissée à elle-même n'eût point manqué de produire, la discontinuité propre aux explosions intermittentes de la volonté collective appelées lois. Mais, malgré tout, sous ces soubresauts de chiffres que l'intervention de l'État offre au statisticien interpréteur, il y a une régularité très réelle et incontestable qu'ils nous dissimulent. Pourquoi, en effet, a-t-on voté la loi du 11 juin 1842, qui prescrit l'établissement de notre premier grand réseau de chemin de fer, si ce n'est parce que, avant cette date, l'idée des chemins de fer avait circulé dans le public, et que la confiance, d'abord si faible et si combattue, dans l'utilité de cette nouvelle découverte, ainsi que le désir, d'abord de curiosité seulement, de la voir réalisée, avaient grandi silencieusement?

Voilà la progression constante et régulière que le tableau ci-dessus nous masque et qui seule pourtant l'explique. Car n'est-ce pas à cause du cours interrompu de cette double progression de confiance et de désir suivant sa courbe normale, que nous avons vu dans ces dernières années la Chambre adopter le plan Freycinet et les dépenses pour travaux publics s'élever de nouveau d'une façon effrayante? — Maintenant, n'est-il pas clair que, si l'on s'était proposé par hasard de mesurer approximativement en chiffres cette progression de l'opinion publique, l'idée de dresser le tableau ci-dessus était certainement la moins appropriée au but? Il aurait certes mieux valu figurer l'accroissement annuel du nombre des voyages, des voyageurs et des transports de marchandises par voies ferrées.

## VI

Après avoir dit ainsi l'objet, le but, les ressources de la statistique sociologique considérée comme l'étude appliquée de l'imitation et de ses lois, j'aurais à parler de ses destinées probables. L'avidité spéciale qu'elle a développée encore plus qu'assouvie, cette soif de

renseignements sociaux d'une précision mathématique et d'une impartialité impersonnelle, ne vient que de naître et a l'avenir devant soi. Elle n'en est encore qu'à sa *première phase*. Et avant d'aboutir, comme tout autre besoin, à son terme fatal, elle peut rêver à bon droit d'immenses conquêtes.

Regardons une courbe graphique quelconque, celle des récidives criminelles ou correctionnelles depuis cinquante ans, par exemple. Ces traits-là n'ont-ils pas de la physionomie, sinon comme ceux du visage humain, du moins comme la silhouette des monts et des vallées, ou plutôt, puisqu'il s'agit ici de mouvement, — car on dit fort bien en statistique le *mouvement* de la criminalité, ou des naissances, ou des mariages, — comme les sinuosités, les chutes subites, les brusques relèvements d'un vol d'une hirondelle? — Je m'arrête à cette comparaison, et je me demande si elle n'est pas spécieuse. Pourquoi, dirais-je, les dessins statistiques tracés à la longue sur ce papier par des accumulations de crimes et de délits successifs transmis en procès-verbaux aux parquets, des parquets, en états annuels, au bureau de statistique à Paris, et de ce bureau, en volumes brochés, aux magistrats des divers tribunaux, pourquoi ces silhouettes, qui expriment elles aussi et traduisent aux yeux des amas et des séries de faits coexistants ou successifs, sont-elles réputées seules symboliques, tandis que la ligne tracée dans ma rétine par le vol d'une hirondelle est jugée une réalité inhérente à l'être même qu'elle exprime et qui consisterait essentiellement, ce nous semble, en figures mobiles, en mouvements dans l'espace figuré? Est-ce que, au fond, il y a moins de symbolisme ici que là? Est-ce que mon image rétinienne, ma *courbe graphique* rétinienne du vol de cette hirondelle n'est pas seulement l'expression d'un amas de faits (les divers éléments corporels de cet oiseau) et d'une série de faits (les divers états de cet oiseau) que nous n'avons aucune raison de regarder comme analogues le moins du monde à notre impression visuelle?

S'il en est ainsi, et les philosophes me l'accorderont sans trop de peine, poursuivons. La différence la plus saisissable qui subsiste dès lors entre les courbes graphiques des statisticiens et les images visuelles, c'est que les premiers coûtent de la peine à l'homme qui les trace et même à celui qui les interprète, tandis que les secondes se font en nous et sans nul effort de notre part et se laissent interpréter le plus facilement du monde; c'est encore que les premières sont tracées longtemps après l'apparition des faits et la production des changements qu'elles traduisent de la manière la plus intermittente, la plus irrégulière aussi bien que la plus tardive, tandis que les secondes nous révèlent ce qui vient de se faire ou ce qui est



même en train de se faire et nous le révèlent toujours régulièrement sans interruption. — Mais si l'on prend à part chacune de ces différences, on verra qu'elles sont toutes plus apparentes que réelles, et qu'elles se réduisent à des différences de degrés. Si la statistique continue à faire les progrès qu'elle a faits depuis plusieurs années, si les informations qu'elle nous fournit vont se perfectionnant, s'accélégrant, se régularisant, se multipliant toujours, il pourra venir un moment où de chaque fait social en train de s'accomplir, il s'échappera pour ainsi dire automatiquement un chiffre, lequel ira immédiatement prendre son rang sur les registres de la statistique continuellement communiquée au public et répandue en dessins par la presse quotidienne. Alors, on sera en quelque sorte assailli à chaque pas, à chaque coup d'œil jeté sur une affiche ou un journal, d'informations statistiques, de renseignements précis et synthétisés sur toutes les particularités de l'état social actuel, sur les hausses ou les baisses commerciales, sur les exaltations ou les attiédissements politiques de tel ou tel parti, sur le progrès ou le déclin de telle ou telle doctrine, etc., exactement de même que, en ouvrant les yeux, on est assailli de vibrations éthérées qui vous renseignent sur le rapprochement ou l'éloignement de ce qu'on appelle un corps ou tel corps, et sur toutes autres choses du même genre, intéressantes au point de vue de la conservation et du développement de nos organes comme les *nouvelles* précédentes au point de vue de la conservation et du développement de notre être social, de notre réputation et de notre fortune, de notre pouvoir et de notre honneur.

Par suite, en admettant un perfectionnement et une extension de la statistique poussés à ce point, ses bureaux seraient tout à fait comparables à l'œil ou à l'oreille. Comme l'œil ou l'oreille, ils synthétiseraient, pour nous éviter cette peine, des collections d'unités similaires dispersées, et nous présenteraient le résultat clair, net, liquide de cette élaboration. Et certainement, dans ce cas, il en coûterait moins à un homme instruit de se tenir constamment au courant des moindres changements de l'opinion religieuse ou politique du moment qu'à une vue affaiblie par l'âge de reconnaître un ami à distance ou de voir venir un obstacle assez à temps pour ne pas le heurter. Un jour viendra, espérons-le, où un député, un législateur, appelé à réformer la magistrature ou le code pénal et ignorant (par hypothèse) la statistique criminelle, sera chose aussi introuvable, aussi inconcevable que pourrait l'être de nos jours un cocher d'omnibus aveugle ou un chef d'orchestre sourd.

Je dirais donc volontiers que nos sens font pour nous, chacun à part et à leur point de vue spécial, la statistique de l'univers exté-

rieur. Leurs sensations propres sont en quelque sorte leurs tableaux graphiques spéciaux. Chaque sensation, couleur, son, saveur, etc., n'est qu'un *nombre*, une collection d'innombrables unités similaires de vibrations représentées en bloc par ce chiffre singulier. Le caractère *affectif* des diverses sensations est tout simplement leur marque distinctive, analogue à la différence qui caractérise les chiffres de notre numération. Que nous apprend le son de ce *do*, de ce *ré*, de ce *mi*, sinon qu'il y a dans l'air ambiant, pendant telle unité de temps, tel nombre proportionnel par seconde de vibrations dites sonores? Que signifie la couleur rouge, bleue, jaune, verte, etc, si ce n'est que l'éther est agité de tel nombre proportionnel de vibrations dites lumineuses, pendant telle unité de temps? Le tact, comme sens de la température, n'est aussi qu'une statistique des vibrations calorifiques de l'éther, et comme sens de la résistance et du poids, qu'une statistique de nos contractions musculaires. Seulement, à la différence des impressions de la vue et de l'ouïe, celles du toucher se suivent sans proportions définies; il n'y a pas de gamme tactile. De là l'infériorité relative de ce dernier sens. Ainsi font les statisticiens quand ils négligent de joindre aux chiffres bruts qu'ils nous fournissent leur rapport proportionnel. Quant à l'odorat et au goût, s'ils sont jugés et à bon droit, tout à fait inférieurs, n'est-ce pas parce que, en mauvais statisticiens qu'ils sont, ne se conformant pas à nos règles élémentaires, ils se contentent de chiffres mal faits, expression d'additions mal faites où les unités les plus dissemblables, vibrations nerveuses de toutes sortes et actions chimiques historiques ont été groupées, pêle-mêle, comparables à celui d'un mauvais budget?

On a pu observer que les journaux commencent à donner quotidiennement des courbes graphiques qui expriment les variations des diverses valeurs de la Bourse, et autres changements utiles à connaître. — Reléguées à la quatrième page, ces courbes tendent à envahir les autres, et bientôt peut-être, dans l'avenir à coup sûr, elles prendront les places d'honneur, quand, saturées de déclamations et de polémiques comme les esprits très lettrés commencent à l'être de littérature, les populations ne rechercheront plus dans les journaux que des avertissements précis, froids et multipliés. — Les feuilles publiques, alors, deviendront socialement ce que sont vitalemment les organes des sens. Chaque bureau de rédaction ne sera plus qu'un confluent de divers bureaux de statistique, à peu près comme la rétine est un faisceau de nerfs spéciaux apportant chacun son impression caractéristique, ou comme le tympan est un faisceau de nerfs acoustiques.

L'analogie est manifeste; elle se fortifie si l'on compare le rôle des

sens dans toute l'animalité, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de l'échelle intellectuelle, au rôle des journaux pendant le cours de la civilisation. Pour le mollusque, pour l'insecte, pour le quadrupède même, les sens ne se bornent pas à être des *moniteurs* de l'intelligence, ils sont l'intelligence presque tout entière, d'autant plus importants qu'ils sont plus imparfaits. Mais leur mission s'amointrit en se précisant, et ils se subordonnent en se perfectionnant, à mesure qu'on s'élève vers l'homme. Pareillement, dans les civilisations naissantes et inférieures, telles que la nôtre (car nos neveux nous jugeront de haut, comme nous jugeons nos frères inférieurs), les journaux ne fournissent pas seulement à leur lecteur des informations propres à exciter la pensée ; ils pensent pour lui, ils décident pour lui, il est formé et conduit par eux mécaniquement. Le signe certain du progrès de la civilisation chez une classe de lecteurs, c'est la part moindre faite aux phrases et la plus grande part réservée aux faits, aux chiffres, aux renseignements brefs et sûrs, dans le journal qui s'adresse à cette classe. L'idéal du genre, ce serait un journal sans article politique et tout plein de courbes graphiques, d'entrefilets secs ou d'adresses.

On voit que nous ne sommes pas portés à amoindrir le rôle et la mission de la statistique. Toutefois, si importante qu'elle doit devenir, est-ce qu'on ne la surfait pas quand on émet, à propos d'elle, certaine espérance qu'il me faut indiquer en finissant ? Comme on voit ses résultats numériques se régulariser, affecter plus de constance, à mesure qu'elle porte sur de plus grands nombres, on est quelque fois enclin à penser que, bien plus tard, si la marée montante de la population continue à croître et les grands États à grandir, un moment viendra où tout, dans les phénomènes sociaux, sera réductible en formules mathématiques. D'où l'on induit abusivement que le statisticien pourra un jour prédire l'état social futur aussi sûrement que l'astronome la prochaine éclipse de Vénus. En sorte que la statistique serait destinée à plonger toujours plus avant dans l'avenir comme l'archéologie dans le passé.

Mais nous savons par tout ce qui précède que la statistique est circonscrite dans le champ de l'imitation et que celui de l'invention lui est interdit. L'avenir sera ce que seront ses inventeurs, qu'elle ignore, et dont les apparitions successives n'ont rien de formulable en loi. L'avenir en cela sera semblable au passé ; il n'appartient pas non plus à l'archéologue, qui constate les procédés d'art ou de métier dont un ancien peuple a fait usage à une époque de son histoire, de dire précisément quels ont été à une époque antérieure les procédés que ceux-ci ont remplacés. Comment le statisticien en sens

inverse serait-il plus heureux? Loin de diminuer, l'empire des grands hommes, perturbateurs éventuels des courbes prévues, ne peut que s'accroître; le progrès de la population ne fera qu'étendre leur clientèle imitatrice, le progrès de la civilisation ne fera que faciliter, qu'accélérer l'imitation de leurs exemples, en même temps que multiplier un certain temps les génies inventifs. Plus nous allons, plus, semble-t-il, l'imprévu déborde en nouveautés de tout genre dans la classe gouvernante des découvreurs, pendant que, dans la classe gouvernée des copistes, le prévu s'étale plus uniforme et plus monotone que jamais, mais le prévu à partir de l'imprévu seulement.

Cependant, à y regarder de plus près, le progrès a plutôt stimulé l'ingéniosité de l'imitation, simulant l'invention, qu'elle n'a fécondé le génie inventif. L'invention vraie, celle qui mérite ce nom, devient chaque jour plus difficile, et il ne se peut dès lors qu'elle ne devienne pas, demain ou après-demain, chaque jour plus rare. Il faudra donc qu'elles s'épuise enfin, car le cerveau d'une race donnée n'est pas susceptible d'une extension indéfinie. Par suite, plus tôt ou plus tard, toute civilisation, asiatique ou européenne n'importe, est appelée à heurter sa propre limite et à tourner dans son cercle sans fin. — Alors, sans doute, la statistique aurait le don de prophétie qu'on lui promet. Mais nous sommes loin de ce rivage. Tout ce qu'on peut dire en attendant, c'est que, le sens des inventions futures étant déterminé en grande partie par la direction des inventions antérieures, et la part de celles-ci devenant, par leur accumulation, de plus en plus prépondérante, les prédictions déduites de la statistique pourront être hasardées un jour avec quelque probabilité; de même que, avec assez de vraisemblance aussi, l'archéologie pourra jeter des lueurs sur les origines de l'histoire.

G. TARDE.